

BUREAUX: RUE NAIN, 1.

Roubaix, Tourcoing:

Trois mois... 12 f.
Six mois... 23
Un an... 44

L'abonnement continu, sauf avis contraire

On s'abonne et on reçoit les annonces: A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1; A TOURCOING, chez M. Vanaverbeck, imprimeur-libraire, Grande-Place; A LILLE, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée; A PARIS, chez MM. Havas, Laffite-Bullier et Cie, place de la Bourse, 8; A TOURNAI, au bureau du journal l'Economiste; A BRUXELLES, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

DIRECTEUR-GERANT: J. REBOUX
Le Nord de la France
Trois mois... 12 f.
Six mois... 23
Un an... 44
ANNONCES: 15 centimes la ligne.
RÉCLAMES: 25 centimes.
— On traite à forfait. —

ROUBAIX, 5 MARS 1870

On nous écrit de Paris que mardi a eu lieu la première séance de la Commission chargée d'étudier la question de l'enseignement supérieur.

M. le ministre de l'instruction publique a ouvert la séance par une allocution dans laquelle il fait appel au dévouement des hommes considérables qui ont bien voulu accepter les fonctions de commissaires.

M. Guizot a pris ensuite la parole. Dans un discours étendu, l'illustre orateur a exposé les points principaux de la question à résoudre.

On a entendu ensuite MM. Prévost-Paradol et Laboulaye; le premier s'est attaché surtout à défendre l'Université: « C'est la maison, a-t-il dit, qu'il ne faut point ébranler. » La Commission s'est ajournée à mardi prochain.

La discussion qui s'est engagée au Reichstag fédéral de l'Allemagne du Nord, à la suite de la proposition de M. Lasker et notamment le discours prononcé, à cette occasion, par M. de Bismark, devaient avoir eu un grand retentissement dans les Etats du Sud. En l'absence des Chambres bavaroises et wurtembergoises, il nous est assez difficile de savoir quelle impression les paroles du chancelier fédéral ont pu produire dans le monde parlementaire à Munich et à Stuttgart; en ce qui concerne l'opinion officielle à Carlsruhe, nous sommes assez complètement édifiés, la Gazette, organe du gouvernement grand-ducal, ayant longuement commenté le discours de M. de Bismark.

Le premier soin de la Gazette de Carlsruhe est de protester contre cette idée qui s'était un moment propagée que le gouvernement n'aurait pas été étranger à la motion présentée par M. Lasker: « Nous déclarons de la façon la plus formelle, dit la Gazette, que le gouvernement grand-ducal est absolument étranger à la proposition Lasker, il a été le premier à s'en étonner; donc il ne l'a ni provoquée, ni favorisée soit directement soit indirectement. »

On sait depuis longtemps que toutes les aspirations du cabinet de Carlsruhe sont acquises à son union à la Confédération, et qu'à ce sujet son ardeur n'a nullement besoin d'être stimulée, pas plus qu'elle n'est susceptible de se refroidir devant les obstacles.

Le gouvernement, continue la feuille badoise, poursuit la politique choisie par lui, parce qu'il est convaincu qu'elle répond le mieux aux intérêts de notre pays de Bade. Le grand-duché ne peut pas avoir une autonomie politique complète. La sécurité du côté du dehors et même le développement durable de sa prospérité intérieure ne peuvent être que le corollaire de son union nationale avec le reste de l'Allemagne.

Ceci posé, on comprend combien le maintien de l'état de choses actuel, doit peser au pays dont la Gazette de Carlsruhe se fait l'organe, et cependant ce même organe déclare que la continuation de l'œuvre unitaire allemande n'appar-

tient pas au gouvernement badois, « mais à la haute présidence de la Confédération de l'Allemagne du Nord. »

Toujours la question d'opportunité! Mais il est des intérêts permanents qui s'éternisent, en quelque sorte, dans la politique des nations et qui ajournent ainsi indéfiniment l'heure de l'opportunité, faisant une chimère de certaines aspirations. Quoi qu'il en soit, félicitons la Gazette de Carlsruhe de sa constance platonique. Ce n'est pas d'elle que l'on pourrait dire:

« Belle Philis on désespère,
Alors qu'on espère toujours! »

J. REBOUX

On a lu la liste des personnes qui composent la Commission pour l'examen de la question d'enseignement supérieur. Nous n'avons pas à la juger; nous attendrons son œuvre.

Le Journal des Débats est moins discret:

« Les hommes éminents ou distingués, dit-il, dont les noms figurent sur cette liste, ne voudront certainement pas réaliser les vœux du parti qui depuis tant d'années, sous prétexte de réclamer une liberté de plus, ne cherche qu'à assurer la prédominance du parti clérical sur l'enseignement supérieur et à abaisser de la façon la plus déplorable le niveau des examens qui ouvrent la plupart des carrières libérales. »

Cel langage semble emprunté du Siècle; il est peu digne d'un journal qui a fourni à la liste de la commission plusieurs noms éminents ou distingués, privilège qui semblait imposer de la retenue par rapport au PARTI « qui ne cherche qu'à assurer la prédominance du PARTI CLÉRIICAL. »

Cela, disons-nous, est digne du Siècle; et justement le Siècle à ce matin une paraphrase en deux colonnes de ce texte élégant.

Encore faut-il savoir de quoi on parle. Demander la concurrence et la liberté des méthodes n'a jamais signifié la volonté d'abaisser de la façon la plus déplorable le niveau des examens: c'est le contraire qu'il fallait dire.

N'est-ce pas le parti dont on parle qui a fait entendre les plus éclatantes protestations contre les expériences ridicules, qui ont, durant cinq ou six ans, menacé les études classiques dans l'Université? Ce sont de même les écoles du parti clérical qui, obstinément, ont maintenu les méthodes auxquelles la raison publique devait forcément ramener la fantaisie des utopistes.

On parle trop de niveau en ce pauvre temps où la culture des multitudes se mesure à leur penchant pour les œuvres de l'esprit. Nous avons vu le niveau d'une société qui se passionnait pour les travaux des grands philosophes, des grands orateurs et des grands poètes; on devrait parler avec moins d'emphase du niveau d'une société qui n'a d'enthousiasme que pour la vulgarité des clubistes et des romanciers.

Le parti clérical, puisque cette élégance se retrouve dans le journal philosophe, a du moins ce mérite modeste,

de travailler à donner du sérieux aux études et aux goûts de la nation. Il n'est pas dans les commissions, il est dans les œuvres d'éducation et d'enseignement; il garde les méthodes éprouvées et il les améliore par des réformes intelligentes; et c'est à la persistance de ses luttes qu'est dû un reste d'émulation dans l'enseignement général des esprits.

Les examinateurs des grandes écoles peuvent le dire au Journal des Débats; c'est cette concurrence, énergiquement soutenue, en dépit de l'inégalité, contre le monopole, qui fait la supériorité scientifique de l'Ecole polytechnique et de l'Ecole de Saint-Cyr. Que parle-t-on « d'abaisser de la façon la plus déplorable le niveau des examens » ?

Ce qui abaisse le niveau, c'est la mesure uniforme; ce qui l'élève, c'est la spécialité des études. L'examen n'a de réalité que par son application à la variété des vocations.

N'insistons pas; qu'il suffise d'avoir noté l'empressement avec lequel le Journal des Débats court au-devant de l'œuvre proposée ou demandée à la commission. Son parti pris nous était connu; maison voit qu'il est de nature à justifier nos défiances. Ce n'est pas la liberté qui sortira d'une préparation caractérisée comme on vient de voir, par les rouliniers du monopole.

(Union.) Laurentie.

CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE du Journal de Roubaix.

Paris, mercredi 2 mars.

Le carnaval a été enterré cette nuit sans incident marquant; il y a eu fête intime à la cour, spectacles et sauteries dans tous les mondes, et tout rentre aujourd'hui dans le train ordinaire des choses.

Il n'y a aujourd'hui au Palais-Bourbon que des séances de commissions. Les ministres se sont réunis aux Tuileries sous la présidence de l'Empereur: on assure que la question de la nomination des maires a été le sujet principal de la délibération; mais je ne puis vous dire encore s'il est résolu que les maires seraient désormais élus par les conseils municipaux.

Quant à une loi électorale, le Cabinet serait divisé sur la question d'opportunité, et je crois pouvoir vous affirmer que l'opinion qui l'emportera est celle de l'ajournement.

Il est un point sur lequel je crois utile d'insister; on s'est beaucoup préoccupé pendant ces dernières semaines des dispositions personnelles de l'Empereur. D'après ce que j'ai appris de bonne source, voici quelle serait la vérité à cet égard. L'Empereur serait parfaitement résolu à laisser les ministres agir sous leur responsabilité et à accepter toutes les conséquences constitutionnelles du régime nouveau. Mais il n'abdiquera aucun des droits qu'il tient de la constitution, et que résume sa responsabilité devant le pays. Il laissera donc tout

faire jusqu'au jour où il jugerait qu'il y a danger pour le pays. Tant que les événements suivront leur cours naturel, tant que l'ordre public ne sera pas menacé, il restera dans son rôle de spectateur. Il n'interviendrait donc que dans un cas extrême, et pour faire appel au peuple.

La question du timbre sur les journaux sera prochainement traitée au Corps législatif; la solution sera une diminution des droits qui pèsent sur ce qu'on appelle la libre pensée; diminution et non suppression, soyez-en assuré. Je vous avoue ne pas partager l'opinion de ceux qui disent: supprimez le timbre et la presse sortira du marasme où elle végète. Les journaux n'ayant plus à acquitter cet impôt devront diminuer le prix de leurs abonnements, c'est très-certain, et leurs bénéfices ne s'en augmentent pas. Il y aura beaucoup plus d'abonnés, dit-on, et beaucoup plus de lecteurs, cela est évident, mais il y aura aussi plus de journaux. La concurrence sera en outre plus active. Timbré ou non timbré, est-ce que vous croyez que tels et tels journaux que je pourrais nommer auront plus de succès. Cela ne m'empêche pas de demander comme tout le monde la suppression du timbre, car, si elle peut être avantageuse à quelques-uns, ce sera surtout aux feuilles départementales, qui en diminuant leur prix pourront pénétrer jusque dans les petits hameaux. Je crois que la presse parisienne n'aura rien à y gagner.

Une tribune au Corps législatif a été affectée aux écrivains de la presse départementale. Des réclamations ont été faites en faveur des représentants à Paris de la presse étrangère. Le syndicat de la tribune des journalistes a publié dans les journaux un avis invitant les correspondants des feuilles étrangères à envoyer leurs adresses à M. Bullier. Quelques-uns ont refusé, ne voulant point passer par l'intermédiaire d'un membre de la maison Havas-Bullier. Il serait plus simple en effet que tous les correspondants étrangers se constituassent en comité. Ce comité pourrait en suite se mettre en rapports avec le secrétariat de la présidence du Corps législatif. De cette façon aucune susceptibilité ne serait blessée.

Le duc de Gramont, notre ambassadeur à Vienne, a dit-on, été mandé à Paris par M. Daru. Ce fait semble confirmer les bruits relatifs à la conclusion d'une alliance entre la France et l'Autriche. C'est aller un peu vite en besogne. Une alliance suppose un projet d'action en commun: or ni l'une ni l'autre des deux puissances ne songe à entrer en campagne. Ce qui est vrai, c'est que les relations des deux cours établies dans l'entrevue de Salzbourg n'ont fait que s'améliorer et qu'il y a entente entre les deux puissances sur la plupart des questions actuellement pendantes en Europe, notamment sur les affaires politico-religieuses de Rome.

On parle d'une amnistie qui serait proclamée le 16 mars à l'occasion de l'anniversaire du prince Impérial.

Il y aura lundi au grand hôtel un dîner qui, sous la présidence du marquis d'Andelarre, réunira les membres du centre gauche et la commission exécutive du centre droit. C'est le prélude de la réunion inévitable des deux centres; mais il se passera encore quelque temps avant que l'alliance devienne une fusion complète.

M. Ledru Rollin traversera Paris dans quelques jours se rendant à Nice pour y passer le reste de l'hiver. On assure que l'exilé ne reviendra que ses amis intimes aient vu sa présence ne puisse servir de prétexte à aucune manifestation.

On annonce la mort de M. Marchand, président de la section du contentieux au Conseil d'Etat.

CH. CAHOT.

BOURSE DU 2 MARS.

La liquidation des valeurs qui a eu lieu aujourd'hui a été signalée par une recrudescence de demandes sur le mobilier espagnol spécialement qui monte à un bond de 430 à 460. La hausse sur cette valeur interlope ne peut pas se discuter, puisque hormis les administrateurs personne ne peut s'opposer à 50 pour 100 près de quoi se compose son capital. Le Lyon a été aussi l'objet de grands rachats qui l'ont porté à 104; l'Orléans lui-même a touché 1000 fr. par suite du découvert constaté dès le début par un report au pair. La générale quoique surchargée d'acheteurs, avec un report de 2 fr. a tendance à la hausse. La rente française cote au plus haut à 74,45. Les primes sont toujours à des écarts modérés.

CELLIER.

PETITE CHRONIQUE

M. Comte s'est désisté de sa plainte contre le prince Murat et son gendre.

La haute cour de justice aura donc à s'occuper que de l'affaire du prince Pierre Bonaparte.

Le prince Pierre sera transféré au pénitencier de Tours le 10 mars.

Un mot significatif d'un républicain: « Ces diables de députés ne cessent de parler pour faire. Ils nous prennent tout, et nous voyons bientôt mis en disponibilité. Qu'on nous rende M. Rouher. » — Eh bien, non; ça ferait trop bien vos affaires. »

M. Soleil, caissier de la banque de France, est à toute extrémité.

Le Misérable édite un mot touchant et qui fera le tour des journaux:

Un ouvrier de village battait régulièrement sa femme tous les lundis, parce que tous les lundis il rentrait du cabaret, d'où il était sorti ivre.

La pauvre jeune femme, qui l'aimait, avait fini à s'habituer à cette rente désagréable. Mais voici qu'elle devient mère, et que son mari, bien que toujours gris le lundi, semblait oublier cette habitude hebdomadaire.

Etonnée, elle lui dit un jour:

— Pourquoi ne me bas-tu plus ?

— Et son mari, lui montrant le berceau où reposait l'enfant, lui répond:

— J'ai peur de te réveiller !

Sous Napoléon, l'épithète de petit tondu s'appliquait au chef de l'Etat; sous le ré-

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 4 MARS 1870.

Cinq cents livres de récompense

Par une brulante après-midi de Juillet 1869, le train express de Londres à Douvres chauffait à toute vapeur dans la gare de London Bridge Terminus.

Parmi les voyageurs qui se promenaient sur la plate-forme, attendant le signal du départ, il se trouvait un monsieur entre deux âges, à la figure bienveillante, aux cheveux grisonnants. Sur son ample gilet couraient en festons capricieux les gros anneaux d'une chaîne en or massif, attachée à un chronomètre de prix. Ce monsieur, comme beaucoup d'hommes qui ont dépassé la limite de l'âge mûr, semblait être en proie à une activité et à une curiosité, tout aimables du reste, qui ne lui permettaient pas de rester deux minutes en place. Son premier soin fut de se munir d'un exemplaire de la dernière édition du Times, puis, pour se reconforter

contre les fatigues du voyage, il se dirigea vers le buffet et se livra à la dégustation de plusieurs biscuits trempés dans un verre de vieux sherry. Ces préliminaires terminés, il reprit sa promenade sur la plate-forme.

Soudain il s'arrêta court, les yeux fixés sur une grande affiche collée à la porte de la salle d'attente, et imprimée en caractères gigantesques. A l'aide de ses lunettes à monture d'or, il se mit à déchiffrer la notice qui suit: « 500 livres de récompense sont offertes par le gouvernement de S. M. la reine à la personne qui pourra donner des renseignements ayant pour résultat l'arrestation par corps de Charles Wintringham, accusé et convaincu d'avoir commis plusieurs meurtres, ayant pour but le vol sur les diverses lignes de rail du Royaume-Uni. Ledit Charles Wintringham est âgé d'environ vingt-deux ans et est de taille moyenne. Il est blond, a de grands yeux bleus et de belles dents. Il a en outre, un peu au-dessous du menton, ce qu'on nomme vulgairement un grain de beauté, etc., etc. »

— Pesté! quel Adonis! murmura le vieillard, après avoir lu cette description. Hum! continua-t-il d'un air préoccupé, plusieurs meurtres ayant pour but le vol, cela donne à penser. Hé! là bas conducteur!

L'individu ainsi apostrophé s'empressa de répondre à cette sommation et s'avança la casquette en main, flairant déjà alentour, avec l'instinct infailible de sa race, l'odeur d'une pièce blanche.

— Conducteur, y aurait-il moyen de me donner un wagon, un coupé, n'importe quoi, pour moi seul ?

— Il y a beaucoup de voyageurs, monsieur. Où allez-vous ?

— A Sandwich.

— Changez à Minster pour Sandwich et Deal! cria le conducteur en répétant comme par instinct et la formule bien connue.

— Oui, je sais tout cela, dit le vieillard avec une légère impatience; mais encore une fois, pouvez-vous me donner un wagon réservé ?

Et tout en parlant, il fit miroiter devant les yeux du conducteur les splendeurs d'un souverain.

— Veuillez me suivre, monsieur! répondit sans plus de tergiversations l'honnête employé. Le résultat, le lecteur l'a déjà deviné. La clef d'or, qui ouvre tant de portes, ne resta pas impuissante devant celle d'un coupé réservé dont le voyageur misantropes se hâta de prendre possession; il s'y mit aussitôt à l'aise sous la foi de la parole donnée. Déployant son journal, il chercha l'article Bourse, et fut immédiatement absorbé dans sa lecture.

Il avait à peine pris connaissance des premiers items de ce chapitre intéressant que son conducteur se présenta de nouveau à la portière, et, avec un sourire obséquieux:

— Mille pardons, monsieur, — dit-il — voici une dame — seule qui manquerait le

train. — Monsieur aura-t-il l'extrême obligeance de...

— Je ne veux en aucune façon déranger ce gentleman. J'attendrai le train de demain, dit une voix d'une douceur infinie en interrompant le conducteur.

— Comment donc, madame! Mais je ne me trouve que trop honoré, s'écria le vieillard en entendant ces accents mélodieux. Ouvrez vite, conducteur; faites entrer madame.

L'employé, radieux, tout en empochant d'une main une seconde douceur, à l'effigie de S. M. Victoria, ouvrit de l'autre la portière, et une jeune fille entra dans le wagon réservé, se saluant avec une grâce timide celui qui venait de se comporter d'une façon aussi chevaleresque à son égard. Un moment après, le train fila à toute vapeur vers Douvres.

Abrité derrière son journal, le vieillard jetait de temps à autre un regard furtif sur sa belle compagne de voyage. Elle était vêtue avec non moins d'élégance que de goût, et sa riche toilette rehaussait encore l'éclat de sa beauté, et montrait dans toute son éléance sa taille svelte et gracieuse. Ses traits étaient fins et d'une grande régularité, et d'épais bandeaux de cheveux noirs contrastaient délicieusement avec son teint d'une blancheur aux reflets de nacre.

— Si j'avais trente années de moins, eh! eh! pense le voyageur en contemplant, toujours à la dérobée, tant de séductions.

Bientôt, et après de nombreux échanges de ces petites prévenances et attentions d'usage entre gens bien élevés voyageant de compagnie, le vieillard et la jeune fille se mirent à causer ensemble comme d'anciennes connaissances, celui-là intérieurement flatté de l'attention avec laquelle on l'accueillait ses moindres discours, celle-ci se laissant aller de plus en plus à un abandon d'autant plus charmant qu'il contrastait avec la réserve et l'excessive limidité qui caractérisaient ses allures en entrant d'abord dans le wagon.

C'est très agréable de voyager en train express, dit le vieillard après une courte pause dans la conversation. On va plus vite et on est bien moins cahoté que dans les ordinaires.

— C'est vrai, monsieur, lui répondit la jeune fille, et puis il est bien rare qu'il arrive d'accident à un train express.

— Oh! madame, ne parlons pas d'accident, je vous en prie.

— Seriez-vous peureux, monsieur? demanda la jolie voyageuse, avec un sourire doucement moqueur.

— Un peu; oui, je l'avoue. Et d'ailleurs...

— D'ailleurs? — répéta-t-elle en l'interrompant.

— Il y a d'autres accidents en dehors de ceux qui peuvent arriver au train, proprement dit? — reprit le vieillard d'un ton sérieux.